



Juin 1851.

LE CONSEILLER DES DAMES

mais l'indouze



# LE CONSEILLER DES DAMES

JUIN 1851.

## Chronique de Londres.

Rome n'est plus dans Rome ! Tout Paris est à Londres ou se dispose à s'y rendre. Les salons parisiens sont aujourd'hui de vastes Sahara, et je crois, Dieu me pardonne, que l'herbe y pousserait entre les fentes du parquet si l'on n'y prenait garde. Le palais de Cristal dépeuple Paris, la France, l'Europe ; que dis-je, le Monde entier : et l'Univers, semble s'être donné rendez-vous sur ce petit coin du globe où trois royaumes ont l'industrie pour sceptre et les flots pour ceinture.

Or que faire pour une pauvre chroniqueuse au milieu de cette dépopulation subite ?... où glaner ? où chercher pâture ? quelle ressource lui reste-t-il, sinon de se laisser aller au torrent, de suivre la foule et de passer la Manche ? C'est ce que j'ai fait, mesdames, m'y voici, toute malade encore du contact des flots ; j'entre dans la Tamise, j'aperçois la Jérusalem de l'industrie, je débarque... j'ai mis le pied dans Londres !

Mais, pour Dieu, laissez-moi le temps de m'y reconnaître, de courir après ma malle que, dans son empressement, un homme du port — ne comptez pas sur moi pour exprimer sa profession en anglais — après avoir éloigné ses concurrents à coups de poings, a chargée sur ses épaules et emporte sans trop se soucier de savoir si je le suis ou non. Sans doute, dans son bon sens britannique, cet homme a compris que



mon sexe ne me permettait pas de demeurer dans un de ces immenses caravenserais, construits à la hâte par la spéculation et où l'on vit pour ainsi dire en commun. Il passe devant ces façons de phalanstères et me conduit tout droit dans une maison, d'aspect peu riant, sur la porte de laquelle je lis ces mots : *Furnished house*. Ce que je m'explique aisément devoir être une maison meublée. Là ma malle change d'épaules et je suis toujours ; ma malle monte deux étages, je fais la même ascension, une chambre est ouverte, ma malle entre, j'entre... et me voilà casée. Tout ceci s'est fait sans me consulter en rien et il ne me reste plus qu'à récompenser largement l'homme du port qui m'a rendu à ce qu'il paraît, un immense service, car à Londres, en ce moment, les gîtes sont aussi rares... que le soleil.

Je viens d'ouvrir ma fenêtre : je cherche en vain l'astre vivifiant qui se cache, pâle et honteux, sous son voile de brouillards... et je ne puis m'empêcher de m'écrier, comme le vénitien Fernando, lorsque, dans le drame de *Marino Faliero*, de Casimir Delavigne, il évoque ses souvenirs de l'exil :

Ah ! que son pâle soleil irritait mes ennuis !  
Ses beaux jours sont moins beaux que nos plus sombres nuits !

Mais je n'ai point passé la Manche, je n'ai point souffert de la traversée, je n'ai point enfin quitté mon petit appartement de la rue de la Ferme-des-Mathurins, dans le seul but de faire des citations. J'ai exécuté ce grand acte de courage pour pouvoir vous parler de Londres et de l'exposition du palais de Cristal... Parlons-en donc !

Bon Dieu ! suis-je bien à Londres ? Ne me suis-je pas trompée ? Ne suis-je point bien plutôt dans quelque Babel immense ? Que d'étrangers ! que de costumes divers ! Je coudoie dans la rue des Russes, ornés de leurs fourrures ; des Norvégiens au bonnet poilu, des Turcs, de vrais Turcs ; des Indiens, des Chinois, et jusqu'à des Tunisiens, qui me rappellent agréablement les marchands de dattes et de pastilles du sérail de nos boulevards parisiens. Et tous ces gens vont, viennent, s'agitent, et parlent... chacun leur langue ! Que d'exclamations, de phrases en idiômes divers, en dialectes différents, qui s'élevant dans les airs, doivent, en se mêlant à une certaine hauteur, produire le plus étrange baragouin ! Je regrette que l'idée ne soit point venue à un industriel de fréter un ballon qui, s'élevant jusqu'au point où ces phrases se confondent, permettrait de percevoir cette rumeur polyglotte, que



jamais oreille humaine n'aura eu l'occasion d'ouïr. On dit que tous ces gens s'entendent... Je le veux bien, mais à coup sûr ils ne se comprennent point !

La foule m'entraîne, elle me guide, le flot m'emporte, et j'aperçois la toiture scintillante du palais de Cristal. Bientôt j'en ai franchi les portes. Pardonnez, mesdames... un moment de grâce !... Je suis éblouie, et il faut que mes yeux s'accoutument à ce spectacle, il faut que mes oreilles se fassent à ce bourdonnement immense. C'est quelque chose de colossal, de gigantesque et de grandiose qui surprend et qui rend muet au premier aspect. Là, toutes les merveilles du monde qui s'étalent, qui se pressent, qui s'entassent ! Par ici la Chine, là la France, plus loin l'Amérique, dans un coin l'Inde, plus près l'Espagne, dans cette galerie la Turquie, plus haut l'Afrique, plus bas la Russie, l'Allemagne, la Prusse, l'Italie. Chaque nation a son quartier à elle, le monde est là tout entier, c'est l'univers qu'on a mis sous cloche ! Et l'Angleterre, cette hôtesse si grande, s'est réservé la plus vaste, la plus large place, sans doute en vertu de cet axiôme que l'on peut parodier pour la circonstance : *Hospitalité bien ordonnée commence par soi-même.*

Hélas ! pourvu que cette immense cage de verre, que ce gigantesque bazar du monde entier ne devienne pas bientôt la boîte de Pandore ! Là, sous cette cloche de cristal, toutes les nationalités sont en présence, tous les amours-propres sont mis en jeu, toutes les susceptibilités s'aiguisent, et prenons garde qu'un beau jour, en ouvrant la boîte, il n'en sorte la discorde, la jalousie et les haines réciproques ! Qu'importe ? même à ce prix, cela n'en est pas moins admirable. Jamais grande nation n'a donné plus grand spectacle au monde.

N'espérez pas, mes chères lectrices, que je vous fasse ici le détail des richesses industrielles que contient le palais de Cristal. Trois années de la vie ne suffiraient pas à en faire l'examen ; trois gros volumes compacts n'en pourraient contenir l'énumération et le détail. Je vous dirai seulement que deux choses, entre autres, m'ont frappée : c'est d'abord le colossal diamant conquis sur l'Inde, et qui appartient à la couronne d'Angleterre ; et ce sont aussi les rares et superbes châles de l'Inde, qui s'étalent dans la partie réservée à l'Indoustan. Je suis femme avant tout et vous ne serez point étonnée que ces deux raretés, diamant et châles, aient par dessus tout attiré mes regards.

Maintenant, je ne m'occuperai plus que du monde qui s'agite autour



de ce bazar gigantesque. Je crois qu'à Londres, en ce moment, ce n'est pas la curiosité seulement qui amène les visiteurs, la mode y est pour beaucoup, et elle promet de croître et embellir. Si tout ce qu'on dit est vrai, bientôt Londres sera insuffisant à contenir ses hôtes. On n'entend parler que de trains de plaisir qui se préparent sur tous les points du globe. Si l'on en croit les *on dit*, il s'en organise en Turquie, en Amérique, en Allemagne, en Prusse, en Espagne, et il ne faudra pas avoir le moindre argent dans sa poche pour se priver, cette année, du voyage à Londres. Il paraît qu'on est parvenu à réaliser des prodiges de bon marché.

En attendant que les promesses de l'avenir s'exécutent, il y déjà à Londres une telle quantité de monde, on y rencontre tant de compatriotes, que l'on serait tenté de se croire dans sa patrie. Et pour moi, j'ai retrouvé tant de monde ici que, n'était les appartements qui sont changés, je pourrais me croire, à peu de chose près, à Paris, au milieu de ma société habituelle. On se voit le soir, on va prendre part aux fêtes et aux plaisirs qu'offre Londres, et le jour le palais de Cristal fournit un lieu de promenade et de réunion.

— Nous verrons-nous demain ? se demande-t-on.

— Sans doute... Au palais de Cristal...

— Où nous retrouverons-nous ?

— En Chine...

— Nous y sommes allés hier.

— Eh bien, dans l'Inde.

— A la bonne heure !

Et chaque jour, on se donne un rendez-vous différent ; si bien qu'en une semaine au plus, sans fatigue, sous une enveloppe de verre, on peut avoir fait le tour du monde sans bouger de place.

J'avais bien récolté par-ci, par-là, sur la terre étrangère, quelques anecdotes que je vous destinais, mais la place me manque ; cette causerie est déjà bien longue, et j'aime mieux vous les réserver pour le mois prochain qui sera probablement peu fertile en petites chroniques de salon. Je suis prudente, vous le voyez, et je sais garder des anecdotes pour la soif.

Vicomtesse DE SABRAN.



## Etudes de Mœurs.

## LES FEMMES DANS TOUS LES PAYS (1).

## II.

## LES ANGLAISES.

... For a fair Briton hides.  
Half her attractions . . .  
And rather calmly into the heart glides.

(BYRON).

... La blonde Anglaise cache  
A demi ses attraits, par degrés dans un cœur  
Se glisse doucement, et soumet son vainqueur.

Les Anglaises!... Voilà peut-être le chapitre le plus délicat de cette délicate revue. Si nous avouons ne l'aborder qu'en tremblant, en croira-t-on notre modestie?

Tant que nous n'aurons à peindre que les femmes de ces pays lointains, où des climats extrêmes, où des religions et des coutumes étranges impriment aux formes du corps, aux mœurs et aux costumes des signes caractéristiques bien tranchés, il nous suffira d'ouvrir les yeux et de laisser courir notre crayon; les contrastes, le pittoresque, l'originalité abondent. Mais si nous nous replions sur notre vieille Europe, dont le temps efface chaque jour les singularités natives, en les recouvrant du vaste et simple manteau de la civilisation chrétienne; si, dans cette Europe presque monotype, nous allons choisir nos modèles parmi le peuple le plus uniforme en apparence, parce qu'il se concentre davantage sous l'enveloppe de la vie intime; si nous ajoutons que par suite de ce travail progressif d'assimilation, qui s'est tant activé depuis un siècle, le peuple anglais est celui qui fait avec le nôtre l'échange le plus rapide des idées et des modes; que cet échange n'exclut pas une rivalité incessante, où la vanité féminine ne saurait demeurer étrangère; qu'enfin cette question de supériorité entre la plus belle moitié des deux nations, mettra sans cesse notre galanterie

(1) Voir le numéro de mars 1850.



et notre patriotisme à l'épreuve; — alors, on comprendra que devant ces deux mots : — *les Anglaises*, — nous hésitions, nous nous arrêtions un instant... — Mais le sort en est jeté! — Le steam-boat nous entraîne. — La Tamise nous reçoit sous son dais de brouillards, — c'est un chemin triomphal! — Là bas mille lumières scintillent dans la nuit; — Londres! — Débarquons. — Salut à vous, blanches filles d'Albion — *le nid de Cygnes!*

Maintenant, nous confierons-nous au hasard, cette providence du pèlerin observateur, qui lui ménage partout les plus favorables rencontres? Ici, ce serait compter sans nos hôtes. *L'imprévu*, ce mot si parisien, n'a pas même, ce nous semble, d'équivalent exact dans la langue anglaise. Dans ce pays régulier, formaliste par excellence, où la société se divise et se subdivise avec une précision toute mathématique, donnant à chaque classe son étiquette exclusive, à chaque individu son numéro d'ordre et son rayon, selon son degré rigoureux de noblesse ou de fortune, dans un tel pays il n'est pas facile, même à un étranger, de se poser successivement sur les différentes cases de l'échiquier social. Les spectacles, les fêtes publiques, les promenades, les églises, qui à Paris, à Vienne, en Italie, peuvent devenir une occasion fortuite de relations gracieuses, ne vous seront d'aucun secours à Londres. Quel que soit votre extérieur, votre distinction de formes et votre bonne mine, un homme vous répondra à peine, et une femme ne vous répondra que par un regard surpris, si vous vous permettez de lui adresser la parole. Nous n'oublierons jamais le naïf courroux d'un charmant cavalier de nos amis, au — *no!* — tout sec, d'une jolie anglaise qu'il invitait à danser : c'était pourtant dans une soirée particulière; mais avant de faire son invitation, il avait oublié de se faire *présenter!*

Par bonheur, nous savons à quoi nous en tenir, et notre portefeuille imaginaire est bien garni de lettres de recommandation. Il ne nous reste qu'à faire judicieusement notre choix.

Aborderons-nous d'abord les hôtels somptueux de Piccadilly et de Groxvenor-square? Mais, par toute l'Europe les personnages de la haute aristocratie se ressemblent : à de fines nuances près, ce serait dans leurs salons le même tableau de mœurs exceptionnelles, et le même cadre luxueux. Évitions également les parloirs des petits marchands et des petits rentiers, qui, là comme ailleurs, dépourvus d'initiative intellectuelle, végètent par familles de mollusques, recevant leur



forme et leur couleur du milieu qui les enserre. Ne prenons point pour sujets d'études les femmes des *lords* ou des *cockneys* (1). C'est entre ces deux points opposés, dans la riche bourgeoisie, par exemple, que se rencontre certainement ce que nous cherchons : des femmes qui, possédant les qualités propres aux classes moyennes, atteignent aux goûts intelligents des classes les plus élevées, et parfois les exagèrent ; tandis que, sous des formes généralement distinguées, elles conservent, vive encore, l'empreinte de la couleur locale et la plupart des préjugés nationaux.

Or, nous avons précisément une recommandation toute particulière pour M. Thompson, négociant retiré des affaires avec 5,000 *ayear* (125,000 livres de rente), un beau revenu dans tous pays, mais qui ne constitue qu'une honorable aisance dans cette ville aux colossales fortunes.

M. Thompson habite, dans le West-end, une jolie maison d'apparence simple et propre, mais assez vaste pour le loger confortablement lui et sa nombreuse famille ; car en bon anglais, M. Thompson ne compte pas moins de neuf enfants, dont six filles ; et ce nombre serait probablement plus grand, s'il n'avait plu à la Providence de retirer mistress Thompson de ce monde, par une mort prématurée. Quoi qu'il en soit, la famille du négociant peut nous offrir une hospitalité aussi agréable que variée.

En conséquence, notre lettre d'introduction ayant été remise et accueillie, et notre brevet de gentleman vérifié et confirmé, voilà que, tout d'un coup, la muraille chinoise qui garde le *home* (2) anglais contre l'invasion étrangère, a si bien disparu devant nous, qu'après quelques visites, nous nous trouvons dans les meilleurs termes de confiance et de familiarité avec l'intéressante famille de notre hôte :

Car il faut rendre cette justice aux Anglais, que, s'ils évitent ordinairement les demi-connaissances, ils ne font pas chez eux de demi-accueil : porte ouverte ou porte fermée. En vous recevant dans leur intérieur, ils ne songent pas à affaiblir, par des réticences mesquines, cette grande preuve d'estime qu'ils vous ont donnée. Voici, par exemple, dans cette maison, de belles jeunes filles que vous admirerez ; vous êtes un jeune homme, mais un gentleman, approchez ! Là, pas de sur-

(1) *Cockneys*, — badaud de Londres.

(2) *Home*, — expression consacrée qui désigne l'ensemble de la vie domestique.



veillance soupçonneuse et de regards défiants, pas de précautions injurieuses pour votre loyauté et vos principes. Venez, sans que l'on compte le nombre et la durée de vos visites; causez en tête-à-tête, faites des lectures, de la musique, — qui s'en inquiète? Entre votre douce *partner* (1) et vous, n'y a-t-il pas votre honneur, gardien plus vigilant que toutes les duègnes d'Espagne et que tous les chaperons de Paris, votre honneur de *gentleman*! Pour un étranger, pour un Français surtout, la situation est neuve, — originale, charmante, — et dangereuse aussi; car, dans le clair-obscur de cette familiarité délicieuse, apparaissent bientôt les graves lueurs du solennel flambeau de l'hyménée.

Loin de nous la pensée de parler légèrement du mariage, et, surtout, de présenter comme un malheur la perspective de devenir le mari d'une Anglaise; nous serions plutôt disposé à partager cette opinion assez répandue que, par nature et par éducation, les femmes qui approchent le plus de la perfection conjugale, ce sont les Anglaises. Et, cependant, il n'est pas de pays au monde où tant d'aimables personnes soupirent inutilement après la terre-promise du mariage, et se voient forcées de vieillir dans le désert du célibat. Pourquoi ce nombre phénoménal de vieilles filles qui semble particulier à l'Angleterre? Pour l'honneur du sexe masculin anglais, il n'y a là heureusement qu'une question de chiffres. Contrairement aux règles générales de la statistique, en Angleterre les naissances féminines sont de beaucoup les plus nombreuses. De cette singularité d'état-civil découlent nécessairement diverses particularités sociales assez curieuses; entre autres cette poursuite incessante du mariage, cette — course au mari, — comme s'expriment les Anglais eux-mêmes, à laquelle beaucoup de jeunes miss se livrent avec une franchise que leur permet volontiers une société toute remplie d'ailleurs de minutieuses convenances et de délicates réserves.

Voilà donc, en réalité, l'explication et le correctif de l'apparente liberté que les mœurs anglaises laissent aux relations des jeunes gens des deux sexes. Ajoutons que, par une justesse d'appréciation qui est propre à ce pays, l'opinion publique y est, en cas de séduction, plus sévère pour le séducteur que pour sa victime, et qu'elle fait alors du

(1) *Partner*, — celle avec qui l'on danse, se promène, à côté de qui l'on dine, — comme nous disons — *partenaire* — au jeu.



mariage, non-seulement un devoir, mais une nécessité. Or, si l'on admet ce que nous avons avancé sur le nombre des jeunes filles, on comprendra qu'il se joue souvent, aux abords du paradis matrimonial, maint petit drame finement tissé de lacs de soie, où parfois, malgré lui, l'ingrat se trouve pris, — le mari. — Voilà les dangers dont nous avons parlé.

Quittons un peu le terrain des généralités. Nous irons, si vous le voulez bien, prendre le thé ce soir chez M. Thompson, devenu notre hôte et notre ami.

Après une course d'un quart d'heure, sous l'un de ces brouillards bibliques qui vous feront comprendre l'expression de gratitude toute particulière avec laquelle les écrivains anglais célèbrent les charmes du *fire-side* (1), nous soulevons le marteau brillant de la porte de notre hôte. Un domestique glisse silencieux devant nous; des tapis amortissent partout le bruit de nos pas; la porte du salon est ouverte; — là, sous l'éclat adouci d'une lumière abondante, nous apparaissent, livrées à des distractions, à des travaux divers, huit jeunes filles dont l'aînée n'a pas vingt-quatre ans, et la plus jeune quatorze. Jusqu'à ce moment, elles étaient seules, occupées à se distraire; — quel charmant petit gazouillement cela eût été dans un salon de France, par exemple! Ici, c'est à peine si, au moment d'entrer, vous entendez un faible murmure de douces voix, et le son amorti d'un piano sur lequel on étudie, *sotto voce*, une romance nouvelle. Vous êtes accueilli avec autant de simplicité que de calme. Nulle contrainte, nul dérangement dans les physiologies; point de petits rires étouffés, d'*aparté* railleurs. Deux ou trois blanches mains viennent au-devant d'une pression amicale de la vôtre, mais sans cet empressement douteux qui n'indique souvent que la gêne que vous causez. Quant à vous, vous subissez aussitôt l'influence de cette bonne atmosphère de famille, pure, uniforme et tempérée; vous vous y sentez à l'aise, souriant, satisfait; mais de quelque chaleur d'esprit, de quelque vivacité de cœur que le Ciel vous ait doué, il est un degré de température au-dessus duquel vous ne ferez jamais monter le thermomètre du foyer.

Cependant, M. Thompson vient de signaler son retour par une voix en peu plus bruyante que d'habitude. Le digne homme a puisé quelque

(1) *Fire-side*, — le coin du feu.



surexcitation dans un chaleureux meeting de *Free-traders* (1), où il a convenablement applaudi le libre-échange et *grog né* les protectionnistes. Ses plus jeunes filles se groupent tendrement autour de lui. Il échange avec moi un *cordial shaking* (2). Bientôt on se place autour d'un large guéridon, où s'élèvent des pyramides de fruits et de gâteaux, et la fille aînée prend la présidence de la table à thé. Les assiettes sont chargées; la boisson dorée fume dans les tasses de Chine; le père de famille appelle la bénédiction de Dieu sur la nourriture que l'on va prendre; et le repas se poursuit d'une causerie affectueuse, que l'influence de la feuille chinoise tend à rendre plus animée et plus expansive.

C'est là un repas délicieux, il faut le dire, et le calme bien-être de cet intérieur charmant séduit d'abord l'étranger jusqu'à lui faire désirer d'en jouir le reste de sa vie. Mais, — après avoir savouré pendant un certain nombre de jours, les mêmes parfums d'un thé toujours aussi pur, et d'une intimité toujours aussi douce, il est à craindre, pour un Français du moins, que — les pâtés de perdreaux du bon Lafontaine ne lui reviennent perfidement en mémoire. Car la monotonie, dans le bien presque toujours, mais enfin la monotonie, cette mère de l'ennui, voilà le défaut, le seul défaut peut-être, mais terrible avec le temps, de cet intérieur si convenable, si confortable, si parfait, de ce *cheerful home* (3), source de tant de vertus et de tant — de clubs chez les Anglais.

Voilà peut-être aussi le secret de cette sentimentalité romanesque, qui, dans le siècle et chez le peuple le plus positif, distinguent encore si particulièrement les Anglaises. Dans ce *home* si admirablement régulier, il doit se produire, en chacun des membres de la famille, une sorte de concentration morale, un isolement pareil à celui de chaque religieuse au milieu de la vie commune du couvent. La grande difficulté d'en sortir par le mariage irrite peu à peu ces imaginations devenues solitaires. Une lutte s'établit entre les rêves et les principes, s'active dans l'exagération du calme, et finit par entraîner la jeune fille la mieux née et la mieux élevée, à travers les complications d'un amour malheureux, et, parfois, jusqu'à l'*elopments* qui en est la catastrophe

(1) *Free-traders*, — partisans de la liberté du commerce entre les nations.

(2) *Shaking*, — poignée de main.

(3) *Cheerful-home*, — intérieur plein de charmes.



suprême. — Ici nous éprouvons autant de difficulté à traduire ce mot *elopment*, — qu'à expliquer justement le fait qu'il exprime. Nous avons bien le mot français *enlèvement*, mais il représente chez nous une action d'une hardiesse tout à fait exceptionnelle et coupable. Or, l'*elopment* n'a pu être créé, pratiqué, et ne peut être bien apprécié que dans le pays où l'on a vu si longtemps fleurir l'atelier de mariages clandestins du forgeron de *Gretna-Green*.

Chaque fois qu'on a l'occasion de se trouver en présence d'une nombreuse famille anglaise, ce qui étonne aussitôt, c'est l'extrême ressemblance que toutes ces sœurs semblent avoir entre elles au premier aspect. Ce sont bien les feuilles du même arbre, les fleurs de la même tige. Mais chaque feuille, on le sait, n'en est pas moins un petit monde bien distinct, où naissent et s'agitent des myriades d'animalcules visibles seulement sous la loupe du naturaliste ; et si, soulevant le voile des apparences, nous pénétrons, tour à tour, dans le petit monde d'inclination que porte en elle-même chacune de ces jeunes filles, alors nous trouverons, dans la seule famille de notre hôte, assez de contrastes, de qualités et de penchants divers pour en former une suite de portraits, dont le principal mérite, on le verra peut-être, sera de n'être pas flattés.

Voici d'abord miss *Arabella*, la sœur aînée, que nous avons montrée déjà présidant à la table à thé. Miss *Arabella*, qui, depuis la mort de mistress Thompson, la remplace dans les devoirs de maîtresse de maison et de mère de famille, semble posséder toutes les gracieuses qualités de ce grave emploi ; sa tenue, son regard, chacune de ses paroles à ses sœurs indiquent l'amie sérieuse, la conseillère presque toujours respectée ; et, quand elle s'adresse à un étranger, c'est moins en jeune fille qu'en jeune femme qui n'a plus d'autres prétentions qu'à son estime. Pourtant, elle a vingt-quatre ans à peine ; elle est belle, splendidement belle, et, par moments, à travers l'immobilité naturelle à ses grands yeux d'anglaise, se dégagent, rapides et comprimés, des éclairs de vivacité qui trahissent le passage de quelques nuages électriques dans ce beau ciel d'azur. C'est qu'avant d'être telle que nous la voyons aujourd'hui, miss *Arabella* a porté fièrement dans le monde le doux fardeau de sa jeunesse et de sa beauté. Orgueil de sa famille, enviée de ses égaux, flattée par ses supérieurs, on la vit, pendant plusieurs saisons, aux courses, aux bains de mer, dans les lieux de réu-



nions à la mode, mériter les honneurs du titre de *beauty* (1). Les poètes la célébraient, les musiciens lui dédiaient leurs chants; son portrait brillait dans les *kepsakes*. Le mariage, enfin, un grand mariage allait bientôt couronner ses succès.

Parmi la foule de ses adorateurs, elle avait distingué un jeune officier, l'héritier d'un lord. Il y avait bien entre les deux amants un obstacle presque infranchissable, l'orgueil aristocratique d'une famille patricienne; et M. Thompson, que sa digne épouse enrichissait chaque année d'une nouvelle dot à fournir, ne pouvait jeter un pont d'or sur l'abîme; car un futur pair d'Angleterre peut bien commettre quelque conjonction étrange, comme d'épouser, sur le continent, une baladine, une chanteuse, une marchande de crevettes de Hollande; cela est étonnant, *excentrique*, caprice de grand seigneur; mais déroger en épousant une petite bourgeoise, sa compatriote! Pourtant, la passion inspirée par Arabella précipitait le roman vers le dernier chapitre. Le grand jour est arrivé; la mariée est parée; les quatre chevaux d'un carrosse armorié piaffent à la porte, au milieu de valets fleuris et poudrés. Encore un instant et l'église Saint-James va recevoir le brillant cortège. On n'attend plus que le marié... Hélas! le jeune lord a été enlevé le matin même par son oncle, et embarqué avec un poste brillant pour les Indes.

Mais tout cela ne s'était pas mené sans un grand bruit. La fille d'un M. Thompson n'avait pu tenter impunément cette audacieuse invasion dans la *haute vie*. Les journaux de scandale, cet ulcère de la presse anglaise, s'emparèrent de l'aventure; et, payés peut-être par quelque *beauty* rivale ou par quelque parent du jeune lord, ils traînèrent pendant un mois l'ambitieuse sur la claie de leur publicité.

Après un tel malheur, Arabella n'avait plus que deux partis à prendre: Soutenir hardiment la lutte avec le monde, armée de sa beauté, ou se réfugier résignée dans l'ombre de sa famille, soutenue par sa pureté. La mort de sa mère vint en ce temps décider de sa résolution; et le ciel semblait ne l'avoir ainsi éprouvée à l'avance que pour en faire un guide plus sûr de ses jeunes sœurs, en bornant son horizon à celui de la maison paternelle, où sa présence était nécessaire désormais.

Peut-être ces événements eurent-ils leur contre-coup moral sur

(1) *Beauty*, — beauté à la mode, — reine d'un cercle, d'une saison.



celle des sœurs qui venait après Arabella ; du moins , ils l'affermirent dans une vocation qu'elle s'empressa de proclamer dès lors , la vocation du célibat.

Déjà celle-ci avait reçu , comme une sorte de présage , le nom de *Sophia*, sagesse. Le ciel , en outre , voulant sans doute lui indiquer une existence à part, l'avait douée de qualités extérieures assez rares sous le climat anglais , et tout à fait inconnues dans sa famille. Brune comme une italienne, regard viril, sourcils hardis, traits anguleux, miss Sophia , avec ce physique exceptionnel , semblait être marquée pour un rôle assez estimé dans la société anglaise, celui de *prodige*.

A *prodigy* ! Dans un autre pays , ce mot annoncerait surtout quelqu'un de ces merveilleux talents de la femme qui restent dans les conditions gracieuses de son génie.

A Londres, c'est moins un talent parfait qu'une *quantité* de talents qui élève au rang de *prodige*. Une anglaise est , en général , la femme qui sait le *plus* , si ce n'est le mieux. De même qu'en voyage de touriste , elle visite scrupuleusement tout ce qui lui indique le *Hand-Book* (1), sans se laisser détourner de la route tracée par quelque fantaisie d'imagination ou de goût ; de même , dans le cours de son éducation, elle garnit sa mémoire de tout ce qui a dû lui être enseigné, sans préférence et sans choix ; aussi serait-il incroyable de dire le nombre de choses que les anglaises apprennent : Quel amas de savoir doit donc distinguer un prodige ? Miss Sophia nous le montrera volontiers.

Après le thé, on fait de la musique. Miss Sophia s'empare du piano : Ecoutez ! Quelle suite prodigieuse de morceaux savants, brillants, étonnants se déroulent ; s'allongent , se succèdent et se rassemblent sous ses doigts imperturbables ! Maintenant , miss Sophia va chanter en italien, en allemand, en français, et avec une aisance telle, que vous jureriez que c'est toujours de l'anglais. Ne craignez pas , d'ailleurs , que cette longue course musicale la fatigue ; elle la fournit avec un calme parfait ; et si parfois elle se trouve en dehors de la mesure , ce n'est point par trop d'émotion qu'elle s'y met.

Mais, qu'osons-nous dire ! et, sous le prétexte d'exagérer un *prodige*, nous ferions-nous l'écho de cette vulgaire calomnie qui refuse si injustement, sans doute, le sentiment musical aux Anglais ? Il y a

(1) *Hand-book*, — guide portatif des touristes.



des gens qui veulent tout généraliser : et, parce qu'il leur est arrivé de voir dans un bal quelque lady danser, par hasard, à contre-temps, ils s'en vont répéter, également, que la danse n'est pas un art anglais. Oseraient-ils en dire autant du dessin ? Qu'ils prient miss Sophia de leur confier son album.

Pour nous, nous sommes ébloui par ce *coucher du soleil*, attendri par ce *clair de lune*, attristé par ces *ruines*, égayé par ce *cottage*, et nous déclarons tous ces paysages — surnaturels ! — Quant aux vers qui les accompagnent, c'est à vous, mesdames, ou plutôt à celles d'entre vous qui, suivant le satyriste,

... Pleurant sur des sonnets,  
Doublent de vers plaintifs leur tête ou leurs... bonnets ;

que nous céderons prudemment le droit de les lire et de les juger.

Mais si elle n'était que musicienne, peintre et poète, miss Sophia ne serait pas un *prodige*. Approchez donc à votre tour, vous, monsieur, qui êtes membre de dix académies, et vous croyez pour cela un savant. Vous êtes un physicien, un géographe, un grand naturaliste, mais miss Sophia vous battra sur la géologie. Ce n'est pas tout, continuez ! Vous lui donnez du grec, elle vous rend de l'hébreu ; vous déchiffrez l'arabe, elle traduit le sanscrit. Que quelqu'autre essaie de la pousser sur l'esthétique, l'ontologie ou bien sur l'ethnographie !

En vérité, miss Sophia sait tout, — hors se faire aimer. Que le célibat lui soit léger ; car on peut être forcé d'admirer, mais non d'épouser — un *prodige* !

Abandonnant, enfin, cette savante sœur, aurons-nous la hardiesse, miss Sarah, de fixer sur vous notre regard profane ? — Mais avant de poursuivre, un scrupule d'écrivain nous arrête : Vous avez droit à tout savoir, ô nos lectrices ; mais les devoirs de l'hospitalité nous défendent de tout vous dire. Sachez donc, seulement, qu'entre miss Sophia, que vous connaissez trop, et miss Sarah, que vous allez bientôt connaître, notre indiscretion a surpris une lacune délicate, une absence pénible, — *a mystery*, — un *mystère* !

Le *home* anglais, — on le conçoit, en effet, parmi ces nombreuses familles, abrite presque toujours quelque douloureux secret, quelque mystérieuse histoire. Une date, un nom, une allusion involontaire, tombés dans la conversation par hasard, causent alors une émotion contenue, qui met la curiosité d'un étranger en éveil. Puis, certains



jours arrivent, graves anniversaires, consacrés à ces regrets navrants, à ce deuil amer que l'on porte des vivants ! Ces jours-là, en eussiez-vous conservé l'entrée, gardez-vous de pénétrer dans cet intérieur assombri. Les regards sont baissés, les bouches silencieuses, les mains inactives. Par moments, une voix s'élève, lisant lentement un chapitre de la Bible. Puis on s'agenouille, on prie ; — bientôt le père s'éloigné pour cacher sa faiblesse ; la mère, les sœurs, se prenant par les mains, pleurent et murmurent en soupirant : *Pauvre âme ! Dieu la pardonne ! — Do thou forgive her... poor soul !*

*May the sun of righteousness...* — Puisse le soleil de droiture... Telle serait, par exemple, le début de l'une des longues prières que miss Sarah prononcerait en pareil cas ; car c'est à miss Sarah qu'appartiendrait l'honneur de lire les versets du saint livre ; c'est elle qui les commenterait avec l'abondance d'un *divine* (1) ; elle qui improviserait les méditations, avec l'effusion d'un — *teacher from the pulpit* (2). Spectacle à la fois touchant, bizarre et triste, que celui de ce blond théologien de dix-neuf ans, voilant d'une grave austérité la grâce si féminine de ses traits presque enfantins ; sans cesse fidèle à son personnage de *sainte* ; ce n'est pas seulement dans la pieuse inaction, dans le solennel ennui des jours de *sabbath* (3), qu'elle mêle à chacun de ses propos un lambeau de sermon, une exhortation d'apôtre : voyez-là aux heures où l'on ne songe, autour d'elle, qu'à se distraire ; voyez-là se mettre pudiquement à l'écart, tirer d'un étui de velours noir sa Bible portative, et chercher toute sa joie dans le *Book* (4).

Si miss Sarah était née catholique, nul doute que sa jeune ferveur ne la conduisît à se renfermer dans un cloître ; mais comme le culte qu'elle professe proclame plutôt la sainte utilité du mariage que la glorification du célibat, souhaitons pour époux à miss Sarah, un *clergyman*, qu'elle pourrait au besoin suppléer dans sa chaire. Telle est, toutefois, la loi des contrastes à laquelle obéit notre faible nature, qu'entraînée peut-être par le désir de rendre un âme à Dieu, miss Sarah, la tendre jeune fille, — car l'excès de la dévotion est presque toujours un besoin de tendresse qui s'égare, — miss Sarah épousera

(1) *Divine*, — théologien.

(2) *Teacher from the pulpit*, — prédicateur dans sa chaire.

(3) *Sabbath*, — repos, — le dimanche, que les protestants célèbrent dans une inaction rigoureuse.

(4) *The book*, — emphatiquement, — la Bible.



quelque — *despairer*, — un *mondain désespéré*, qui ne lui donnera que trop d'occasion de se consoler avec la Bible.

Mais, que vient-il d'arriver ? Quel subit émoi arrache miss Sarah elle-même à sa pieuse lecture ? L'une des sœurs poussant un faible gémissement, s'affaisse sur son fauteuil, se renverse et s'évanouit... — Un flacon ! des sels ! de l'éther ! — Toutes les jeunes filles se pressent comme une famille de cygnes autour d'un oiseau blessé. Miss *Lydia* semble d'abord insensible aux soins qu'on lui prodigue, — soins calmes et méthodiques, qui annoncent, du reste, une certaine habitude de cette sorte d'accidents. — Peu à peu son sein se gonfle, se soulève ; le bleu pâle de ses yeux semble s'animer sous leur paupière qui s'agite ; un long soupir se dégage de sa poitrine, — un soupir d'enfant qui se réveille. — Puis, cherchant un abri maternel dans les bras de sa sœur aînée, la touchante malade pleure, sanglotte, — s'essuie les yeux et prend un cordial ! — *L'accès est passé, the fit is over.*

L'évanouissement, ou plutôt le — *fainting*, — car c'est encore là un mot qui nous manque, — est un des symptômes plus particuliers de la *sentimentalité* anglaise. Chez certaines femmes, il devient même si habituel, qu'il mérite à peine le nom de crise. Ne songez donc pas à la gravité de ce qui peut l'avoir causé ; le moindre frôlement est un choc pour ces natures de sensitive.

Si pourtant il vous plaît de savoir pourquoi miss Lydia s'est évanouie, voyez à quelle page émouvante se trouve encore ouvert le poétique volume qui s'est échappé de ses mains !

— *A sud nothing, my dear !* — Un triste *rien*, ma chère ! dit gravement la pieuse Sarah, en rendant le volume à sa sœur.

Pour nous, avec cette tendance d'appréciation vulgaire, qui est le propre de la *grossièreté* masculine, nous aurions cru que les fréquentes faiblesses de miss Lydia, provenaient de la manière dont *mangeait*, — le vilain mot ! — ou plutôt ne mangeait pas cette vaporeuse créature. Contrairement à beaucoup de ses compatriotes, dont l'existence est pour ainsi dire un long repas, et qui livrent nonchalamment de si solides morceaux aux blanches incisives dont les a favorisés la nature, miss Lydia ne m'avait paru vivre que de mélancolie, d'eau sucrée et de pâtisseries légères ; mais la sincère Arabella nous avait amicalement rassuré à cet égard : quelques bonnes tranches de bœuf, ingérées discrètement avant l'heure du repas, où devait assister un étranger, ex-



pliquaient le sans-froid idéal de sa jeune sœur, en face des mets les plus provoquants, au milieu des convives les plus actifs.

Une fleur, une fleur exquise, — et, cette fois, nous nous exprimons sans hyperbole et sans fadeur, — va terminer, enfin, cette guirlande si étrangement diaprée. Mais que pourrait ici l'impuissante sécheresse de notre plume ! Un artiste anglais lui-même craindrait, pour cette idéale figure de quinze ans, la touche infidèle de son burin soyeux.

Quelle est cette voix limpide et ce rire argentin ? Est-ce la voix de *Flora* ou le chant joyeux de l'oiseau qui sautille sur ses doigts ? D'où vient cette fée mignonne ; comment est-elle entrée ? Voyez si le chariot nacré de la reine *Mab*, ne se trouve pas encore à la porte ? Non, ce n'est pas là une sœur de miss Sophia la savante, de miss Sarah la précheuse, de miss Lydia la sensitive aux beefsteaks ! Non, ce n'est pas ce gros et digne gentleman au triple menton, à la figure écarlate, qui est le père de cette sylphide ! — Ecoutez : — Un jour du mois de mai, par une rose matinée, une femme se sera penchée rêveuse sur un lys aux éniivrants parfums ; et elle aura donné le jour à *Flora*, la fille du printemps, *Flora* la bien nommée !

Certes, la beauté n'est pas un don exceptionnel chez les femmes des trois royaumes, quoiqu'elle y affecte rarement cette pureté de lignes sculpturales des brunes filles du midi, ou cette finesse de contours irrégulière et gracieuse de nos Parisiennes aux pieds chinois ; mais *Flora*, blonde vapeur, goutte de rosée ou jeune fille, ne se forme, ô pudique Albion, que sous le tiède éclat de ton pâle soleil, — perle pure attachée à ta couronne de brumes !

Toute médaille a son revers, — et dans aucun pays du monde on ne trouve aussi, peut-être, ce type de parfaite laideur, qui semble constituer comme une espèce à part, dans la population anglaise. Le sujet est triste et nous n'en aurions rien dit ; — mais pourquoi faut-il, qu'au lieu de simplicité, de modestie et de facile humeur, on rencontre si souvent tout le contraire chez ces êtres disgracieux !

Voici, par exemple, miss *Deborah*, — une parente de province qui est venue passer la saison à Londres, — l'hiver de Paris est en été à Londres. — Jusqu'à ce moment, nous avons chrétiennement omis de lui demander séance pour son portrait ; nous évitions même de diriger nos regards vers sa voyante toilette, car nous avons le faux en horreur, et rien ne saurait exprimer l'effet criard de cet amas de couleurs trop vives et de leur accouplement monstrueux. Mais il paraît que miss



Deborah ne s'accommodait pas de notre oubli. — Tout à coup, entre ses longues dents et de sa voix de *country-woman* (1), elle nous siffle un — *shocking* (2)! — à déconcerter un *horse-guard* (3)! Quelle énorme inconvenance a donc fait tomber sur nous ce foudroyant anathème? — Le front de miss Sarah s'indigne; miss Arabella m'adresse un signe d'affectueux reproche; miss Sophia elle-même a rougi; — et miss Lydia hésite à s'évanouir. — Ah! notre faute est bien grande, sans doute! — Tout à l'heure, en effet, dans la négligence d'une causerie intime, il nous est échappé un de ces mots, — fort simples dans toutes les langues et dans tous les pays, mais que la conversation anglaise, prude comme une vieille fille, s'est un jour imaginé de proscrire; — quel mot, enfin? — Rassurez-vous, chère miss; la chose exprimée sera la même; mais au lieu du mot, — du mot *choquant*, — de l'affreux mot! — je dirai cette fois, — *inexpressible* (4). — Dans la bouche d'un étranger, ces légères erreurs passent inaperçues au milieu d'une réunion indulgente. D'ailleurs, le préjugé s'affaiblit, s'il n'est même effacé parmi les classes vraiment distinguées; mais miss Deborah a voulu qu'un peu de scandale attirât l'attention sur elle; miss Deborah a été *choquée*!

O miss Deborah! vous êtes, dit-on, une héritière, — mot magique! Mais, ce qui sera vraiment *inexpressible*, — c'est le courage de celui qui épousera votre million.

La Providence a ses voies cachées, miss Deborah; et Sarah, votre pieuse cousine, pourrait seule justifier le ciel de vous avoir fait naître si maussade et si riche, tandis qu'à quelques pas derrière votre fauteuil, se tient silencieuse, oubliée, dans votre ombre, une personne jeune encore, belle, distinguée, spirituelle, et que sa pauvreté a condamnée au sort ingrat d'être votre institutrice et votre demoiselle de compagnie.

Hélas! il nous faudrait un long chapitre pour raconter les vertus, les souffrances, les dangers, qui sont le partage de cette classe des gouvernantes, institutrices, demoiselles de compagnie, si nombreuse

(1) *Country-woman*, — provinciale

(2) *Shocking*, — choquant! — exclamation particulière aux Anglais.

(3) *Horse-guard*, — garde à cheval, — comme nous disons. — un soldat aux gardes.

(4) *Inexpressible*, — inexprimable, — mot par lequel on est convenu de désigner tous les mots déclarés *choquants*.



dans l'aristocratique Angleterre. Pauvres filles ! dont toute l'existence se résume en ces mots : patience, résignation, effacement ! — Savoir, talents, esprit gracieux, brillantes manières, elles doivent tout posséder, mais pour en parer celles à qui leur fortune donne le droit de briller aux yeux du monde. Pour elles, il faut qu'elles habitent les sommets de ce monde éclatant, sans en être énorgueillies, qu'elles traversent ses plaisirs, sans en être tentées ; qu'elles vivent au milieu de ses passions, sans en être touchées, — comme la salamandre au milieu du brasier qui la respecte. Pauvres méconnues ! quelles joies dans le ciel vous récompenseront de n'avoir pas été des miss Deborah sur la terre ?

Nous avançons dans notre tâche ; et, peut-être, va-t-on nous adresser ce reproche qu'infidèles à notre titre, nous avons jusqu'ici négligé — la femme anglaise, — pour ne parler que de la jeune fille. Le reproche serait juste, si nous voyagions dans un autre pays. En France, par exemple, où, sans cesse surveillées et comprimées, les jeunes filles sont instruites à cacher sous une *tenue* de convention, les qualités qui leur sont propres, il faut attendre pour les apprécier et les classer, que le mariage ait donné le signal un peu brusque de leur développement intellectuel et de leur émancipation morale. Chez les Anglais, au contraire, par un système d'éducation plus logique, il faut l'avouer, les jeunes filles s'épanouissent plus librement à la vie extérieure, et s'y manifestent davantage dans l'originalité de leurs penchants natifs ; tandis qu'après le mariage, des règles étroites, des convenances sévères, des habitudes sédentaires, ne tardent pas à imprimer généralement aux femmes une physionomie aussi uniforme que leur vie est monotone.

Le devoir ! — voilà l'inexorable balancier dont l'éternel tic-tac mesure invariablement les heures, les jours, les années de leur existence conjugale.

Si, comme les nations dont parle le philosophe, les femmes les plus heureuses sont celles dont l'histoire offre le moins de variété et d'intérêt, assurément il n'y a pas de bonheur plus parfait que celui des femmes anglaises.

Ce bonheur conviendrait-il aux femmes de tous les pays ? — Nous irons prochainement le demander à Rome.

BENJAMIN TILLEUL.



## Variétés.

## LE CHÂLE.

A son départ pour l'Egypte, le général Bonaparte, les yeux tournés vers Londres, ne rêvait rien moins que la conquête de l'Inde, c'est-à-dire l'anéantissement de l'Angleterre par la ruine de son commerce.

Habileté, audace, courage, tout fut chez lui à la hauteur du but qu'il poursuivait; et, si le succès lui fit défaut, il ne dut en accuser que les circonstances. Devant Saint-Jean-d'Acre comme devant Moscou, au début comme à la fin de sa carrière, il fut empêché dans ses plans et entravé dans ses projets par le climat, le froid ici, et là le chaud.

Mais nous n'avons point à faire dans ce Journal le récit de cette grande entreprise; et il nous siérait mal d'affecter le style historique. Aussi ne voulons-nous que constater, en deux mots, une vérité inaperçue jusqu'ici, savoir: que la conquête de l'Egypte par l'armée française, en 1798, n'a été, en définitive, que la conquête du *schall cachemire*, et que la bataille des Pyramides ne fut gagnée que pour la plus grande gloire de votre toilette, mesdames.

En effet, avant cette époque, le châle, — ce mot, encore tout indien, s'écrivit *schall* dans les premiers temps, — était presque totalement inconnu en France. Les ambassadeurs du fameux Tipo-Saëb en avaient bien apporté naguère de fort précieux parmi leurs présents; mais alors la mode ne s'en émut pas et les regarda avec indifférence. Il fallut, comme je l'ai dit, qu'une armée traversât les mers sous la conduite de Bonaparte, battît les Mameluks et les dépouillât, pour que la mode, par esprit de conquête, sans doute, cherchât à s'approprier le châle. Et encore, une bizarrerie, le hasard seul l'amena-t-il à en faire le vêtement que vous savez.

A leur entrée en Egypte, généraux, officiers et soldats ignoraient la valeur de ces tissus, qui, roulés en turbans, servaient de coiffure aux Mamelucks. Aussi, après la bataille des Pyramides, chacun d'eux n'eut-il rien de plus pressé que de dérouler les turbans restés sur la place et de les couper pour s'en faire des cravates. En quelques heures, toute l'armée eut un lambeau de cachemire autour du cou. Cependant, le



nombre des morts était tel, et, par contre, si grande la quantité des turbans, que, l'armée encravatée, il en restait encore d'énormes monceaux. On en fit des ballots, et on les expédia en France.

En France comme en Egypte, ces malheureux tissus, aux mains de notre vandalisme national, eurent exactement le même sort, celui d'être mis en pièces, qui pour écharpes, qui pour cravates; la mode ne vit d'abord rien au delà.

Or, sur ces entrefaites, l'armée d'expédition revint. Un de ses jeunes capitaines, du nom duquel nous ne donnerons que l'initiale, car il existe encore, Georges de T\*\*\*\*, nourrissait depuis longtemps une vive passion pour la célèbre madame Tallien, qui, peut-être, ne l'avait pas vu partir d'un œil sec. A peine à Paris, il apprend que son idole est libre de par le divorce. Oh! bonheur! son premier soin est donc de courir chez elle.

Madame Tallien, cette femme de tant d'esprit et de tant de grâce, qui donnait le ton aux élégances de toutes sortes, un peu trop *régence*, du Directoire, le reçut en vieille connaissance. Mais tout à coup, avec une malicieuse insinuation :

— Et de vos voyages, et de vos conquêtes, Monsieur le grand vainqueur, vous me rapportez?...

— Oh! c'est vrai, dit de T...., en se pinçant les lèvres et en balbutiant; pardonnez mon oubli.

— Vous m'avez oubliée?... J'en étais sûre.

— Non pas! non pas! s'écria le capitaine, qui se ravisa tout à coup, en voyant les yeux de madame Tallien prendre une expression de dédain superbe. Non pas; j'ai seulement oublié, j'étais si pressé de vous revoir! d'apporter avec moi ce que je vous destine.

— Et c'est?

— Curieuse! curieuse! fit-il, en dissimulant son embarras sous un enjouement presque enfantin; vous le verrez, et, croyez-en ma parole, vous serez contente.

Quand il fut parti, l'imagination de madame Tallien, un peu vive comme toute imagination méridionale — madame Tallien était espagnole, — se mit à trotter de ci et de là, cherchant ce que pouvait être ce cadeau qui devait tant la satisfaire. Or, l'Égypte pour elle c'était l'Inde, et l'Inde c'était le pays des Chinois, des choses impossibles, des perles phénoménales, des diamants fabuleux; et déjà elle se rêvait un écrin à faire pâlir les souvenirs de Marie-Antoinette.



Son rêve, ainsi que tous les rêves agréables que l'on caresse, prenait de minute en minute de plus vastes proportions. Il atteignait l'extravagance, lorsque Madeleine, sa domestique, survint avec un petit paquet qu'un commissionnaire venait d'apporter de la part du capitaine Georges.

Arracher ce paquet des mains de Madeleine, en couper les ficelles fut l'affaire d'un instant. Papiers sur papiers le recouvrait; quand le dernier fut ouvert, — ô rage! le fameux rêve aboutissait à — un simple cachemire; mais à un cachemire parfaitement entier, et, nous devons dire, des plus magnifiques que l'Inde ait jamais produits.

Le premier moment de stupéfaction passé, madame Tallien déploya néanmoins le châle et le considéra quelque temps. Puis tout à coup elle le froissa avec colère :

— Après tout, me prend-il pour une infidèle qu'il m'envoie ainsi un turban? Et le jetant à Madeleine :

— Tenez, Madeleine; vous en ferez des écharpes.

Or, en ce moment Madeleine, occupée à ranger quelques objets dans l'appartement, était ainsi posée que le châle déployé lui tomba en plein sur les épaules, et s'y drapa naturellement, à peu près comme aujourd'hui vous faites du vôtre, Mesdames.

— Arrêtez, Madeleine! s'écria aussitôt madame Tallien, qui fut frappée de la richesse de ses plis et de l'ampleur qu'il donnait à la tournure de sa domestique; ne bougez pas!

Madeleine, sans y rien comprendre, demeura comme un pieu.

Après quelques minutes d'observation : — Tournez-vous! dit madame Tallien. — Bien! — Marchez maintenant! — Halte! — Marchez encore! — Tournez-vous! — De dos! — De face! — Revenez! — Halte!

Madeleine exécutait tous ces mouvements avec la précision mécanique d'un soldat prussien.

L'exercice dura bien une demi-heure, après quoi sa maîtresse lui dit d'une voix brève et qui sentait le commandement :

— C'est bon. Allez! Il faudra vous en faire trois écharpes.

Le soir, le capitaine Georges, qui n'était pas très-sûr que son présent eût été goûté, d'autant plus que lui-même n'y attachait pas grand prix, hasarda timidement cette question :

— Eh bien! avez-vous été contente?



— Oui, vraiment, répondit madame Tallien. Madeleine vous remerciera, elle pourra s'en faire trois écharpes convenables.

Le capitaine pâlit à ces mots sanglants.

— Je suis trop cruelle aussi, s'écria la dame. Tenez, Georges, pardonnez-moi ! J'en ai d'autant plus besoin que je suis doublement coupable : je n'avais pas plutôt fait fi de votre cadeau que je le regrettais égoïstement, — pour moi, non pour vous. Georges, par grâce, avez-vous un second turban ?

A semblable question il fallait répondre par l'affirmative. C'est ce que fit Georges, bien qu'il n'eût pas même idée de la possibilité d'en trouver un. Partout, en effet, on ne voyait étalées dans les magasins que des bandes de cachemire pour cravates ou pour écharpes. Enfin, après une journée d'infructueuses recherches, il se souvint d'un de ses amis qui en avait comme lui rapporté un entier. Il court à sa demeure. Justement cet ami, ou plutôt sa femme, allait mettre les ciseaux dedans.

— Arrêtez ! s'écria Georges. J'en ai besoin, je vous l'achète.

Et sans vouloir écouter la moindre objection, il saisit le châle et fut d'un bond chez madame Tallien.

Trois heures après, cette dame se rendait à l'Opéra, à demi-drapée à l'antique sous les plis larges et moelleux d'un splendide cachemire, et le capitaine Georges à ses côtés.

Elle fit, comme elle y comptait, la plus profonde sensation par sa toilette, et elle put se dire en rentrant qu'elle venait d'inaugurer le châle parmi nous.

Quelques mois plus tard, en effet, toutes les dames en France portaient le châle à la Tallien.

A. LÉON NOEL.

---

## OPÉRA.

*Première représentation de ZERLINE ou la Corbeille d'oranges.*

Dans mon dernier numéro, je te racontais *Sapho* et le brillant succès que l'Opéra avait obtenu avec cet ouvrage. Un mois s'est à peine écoulé, et me voilà déjà dans la nécessité de te faire connaître une nouvelle victoire remportée sur le même champ de bataille et par le même général en chef, M. Nestor Roqueplan.

Pour utiliser dignement le talent vraiment sans pareil et tout spécial de mademoiselle Alboni, l'habile directeur de l'Opéra s'est adressé à MM. Scribe et Auber, dont la savante collaboration a enfanté tant de chefs-d'œuvres. Cette fois encore, les deux célèbres auteurs n'ont pas failli à leur renommée ; ils n'ont jamais été mieux inspirés, et le plus brillant succès a couronné leur dernier ouvrage.



C'est en Sicile que se passe l'action simple, mais intéressante du nouvel ouvrage dont j'entreprends ici l'analyse.

Zerline était, il y a quinze ans de cela, la plus jolie fille de Palerme, où elle vendait des oranges. Elle fut aimée d'un jeune officier, dont elle partageait la tendresse. Dans le désir d'agrandir son commerce, elle s'embarqua un jour sur un bâtiment qui allait à Malte, où elle désirait faire sa provision de fruits savoureux. Dans la traversée, le bâtiment qui la portait fut capturé par un corsaire, qui conduisit sa prise sur les côtes d'Afrique.

Le désespoir de la pauvre Zerline fut au comble; car, non seulement elle se voyait condamnée à ne plus revoir la Sicile aux campagnes embaumées, ni Palerme, ni sa promenade préférée du Corso; mais, encore, elle était séparée à jamais de celui qu'elle aimait, et de Gemma, la petite Gemma, son enfant adoré. Voilà où en sont les choses, quand la toile se lève sur une magnifique décoration représentant la place du du marché aux fruits sur le bord de la mer.

La scène présente un ravissant coup-d'œil en ce moment; c'est l'heure où les acheteurs sont plus nombreux; c'est le moment où le marché est le plus animé; de tous les côtés on voit des jeux, des spectacles et des costumes variés dont l'effet est très-pittoresque.

Tout à coup l'attention de cette foule est attirée par un bâtiment qui entre à pleines voiles dans le port; parmi les passagers qui encombre le pont du bâtiment, on remarque une charmante femme qui fait débarquer de nombreuses caisses d'oranges, et qui vient s'établir au milieu de la place avec sa marchandise.

Cette étrangère n'est autre que Zerline, qui a eu le bonheur de s'échapper des mains de ses ravisseurs; mais elle ne connaît plus personne parmi la foule qui l'entoure; en quinze ans on l'a oubliée aussi; on ne se rappelle pas même son nom!... Au lieu de lui faire l'accueil favorable auquel ses malheurs donnaient tant de droits, les femmes du marché, jalouses de la nouvelle concurrente qui arrive, ne veulent pas lui permettre de s'établir au milieu d'elles; comme elle insiste, on est sur le point de lui faire un mauvais parti, quand arrive bravement à son secours Rodolfe, jeune officier de marine, dont la bonne contenance met en déroute cette foule mal intentionnée.

Après avoir témoigné toute sa reconnaissance au jeune officier qui vient de la tirer d'une si dangereuse position, Zerline ne s'occupe plus que du rangement de ses marchandises; car l'heure où les belles dames de Palerme viennent faire leur promenade au Corso approche; Zerline veut avoir le plus bel étalage, afin de vendre le plus tôt possible sa marchandise, ce qui lui permettra de faire des recherches pour découvrir ceux qui lui sont chers, et dont elle n'a pas entendu parler depuis quinze ans.

Comme Zerline l'avait prévu, la place se remplit bientôt de toutes les dames les plus élégantes de la ville; celle dont la toilette avait le plus d'éclat, et pour laquelle toutes les autres avaient une grande déférence, lit avec trouble une lettre qu'un page déguisé vient de lui remettre; la lecture de la lettre achevée, le papier est déchiré en quatre morceaux, qui tombent aux pieds de Zerline; la grande dame remet au page, pour toute réponse, une orange prise à l'éventaire de la marchande. Zerline, qui connaît les habitudes du pays, voit qu'il s'agit d'un rendez-vous galant; car c'est ainsi que correspondent les amoureux Siciliens.

Bientôt la foule s'écoule; Zerline, restée seule au milieu de ses fruits dorés, chante un air dont le souvenir lui est bien doux, puisque c'est celui avec lequel elle berçait sa jolie petite fille, son enfant bien-aimé, dont, aujourd'hui, elle ignore l'existence.

Pendant que Zerline chantait, une demoiselle de la plus haute distinction traversait



la place suivie de ses femmes ; elle s'arrête tout à coup aux accents qu'elle vient d'entendre , elle s'approche de la marchande de fruits pour entendre de plus près l'air qui lui rappelle sa jeunesse ; elle mêle sa voix à la voix de la marchande , qui à son tour reste interdite. Une idée subite surgit dans son esprit, idée qui prend plus de force dans quelques détails qu'elle vient d'apprendre ; cette belle demoiselle est sa fille. Elle n'ose se faire connaître ; la pauvre mère craint que son humble position ne porte préjudice à la brillante fortune apparente de son enfant. Bientôt tout s'explique ; parmi les seigneurs de la cour, qui traversent la scène en revenant de la chasse, Zerline reconnaît son séducteur, qui est devenu premier ministre et prince de Roccanera, en épousant la sœur du roi à laquelle il a présenté Gemma comme étant sa nièce.

Zerline, dont le dévouement maternel a été mis à une si cruelle épreuve, en ne faisant pas connaître à sa fille bien aimée combien elle serait heureuse de la serrer dans ses bras, obtient la permission de fournir des oranges pour les besoins du palais. Cette permission obtenue, elle se hâte de préparer une corbeille d'orange qu'elle porte sans retard à Gemma ; la pauvre mère qui croit sa fille heureuse au milieu de l'opulence dont elle est environnée, la trouve fondant en larmes parce qu'elle est forcée par son père d'épouser un seigneur de la cour qu'elle n'aime pas, tandis que tout son amour appartient à Rodolfe, jeune officier du plus grand mérite, qu'elle connaît depuis son enfance.

A ce nom de Rodolfe, Zerline se souvient du dévouement que lui a montré, dans une position périlleuse, un jeune officier portant le même nom. Après quelques explications, elle apprend que son libérateur est le même jeune homme que le fiancé de Gemma, double motif pour qu'elle travaille avec la plus grande ardeur au bonheur des deux jeunes gens. Bientôt une occasion favorable se présente.

La princesse Roccanera, sœur du roi et épouse du père de Gemma est la grande dame que nous avons trouvée au premier acte, jettant aux pieds de Zerline les fragments d'une lettre d'amour que lui écrivait le seigneur auquel la main de Gemma était promise. Zerline, ayant ramassé les fragments de la lettre, et les ayant conservés, les montre aux deux coupables qui, se voyant découverts, permettent à la jeune fille d'épouser le mari de son choix, au grand étonnement du prince de Roccanera, qui croyait la princesse sa femme inébranlable dans sa résolution.

Voilà la pièce qui a été applaudie hier par tout ce que Paris contient en ce moment de personnes distinguées, autant émerveillées de la beauté de la musique, de la richesse de la mise en scène que de l'exécution admirable de mademoiselle Alboni, qui a été rappelée à la fin de chaque acte, et noyée au milieu des fleurs qui lui sont parvenues de toutes les parties de la salle.

Je suis bien désolé, chère sœur, de ne pouvoir te parler de l'éblouissant ballet du troisième acte. Pour te raconter en détail toutes les merveilles que l'Opéra a déployées en cette circonstance, il me faudrait plusieurs pages, et tu sais que je ne puis dépasser la place qui m'est réservée sans encourir le reproche de mes collaborateurs qui ont des lectrices aussi exigeantes pour eux que tu l'es pour moi. Je me bornerai donc à te dire qu'il y a un pas chinois, dansé par les vingt-quatre plus jolies danseuses de l'Opéra, et un pas de gavotte, dansé par vingt-quatre jeunes filles en costume Pompadour, qui vaudraient seuls ton déplacement de Saint-Sauveur à Paris.

Dans mon prochain numéro, je te donnerai des nouvelles des théâtres de Londres ; je m'occupe de mes préparatifs de départ ; mais sois tranquille, bonne sœur, de loin comme de près, je t'aimerai toujours.

Z. BOUREY.



## Revue des Modes de la Saison.

En ce temps-là les fontaines du grand abîme furent rompues,  
et les cataractes des cieux furent ouvertes.

(Genèse, chap. VII, verset 2.)

Me pardonnez-vous cette citation, madame, en faveur de nos pluies torrentielles du mois d'avril, de celle, surtout, du 4 mai ? Et, à propos de cette fête, ne trouvez-vous pas, madame, que cela a été une merveilleuse idée que de la mettre sous la protection du génie de la navigation ? Aussi maître Neptune s'en est-il donné à cœur-joie, et, puisqu'on avait fait appel à sa bonne volonté, il y a répondu largement, en souverain généreux, et a répandu les torrents de ses bienfaits sur la tête de ses fanatiques adorateurs ; car la pluie et les autans n'ont pu empêcher la fête d'être très-joyeuse, très-animée et très-crottée.

Le Français, dit-on, danserait un pied dans la tombe ; et moi, je puis vous assurer que le bon peuple de Paris sera toujours disposé à aller manger du pain d'épice, souffler dans un mirliton et applaudir aux folies d'un paillasse, dût-il même, pour jouir de toutes ces délices, avoir les pieds dans la boue, le nez au vent, et les épaules inondées sous l'abri dérisoire d'un parapluie !

Cette année, aux cohortes valeureuses, mais non imperméables, des habitants de Paris, se joignait la foule des étrangers en traversée parmi nous, et tous se sont montrés très-empressés de voir ce que pouvait être une fête populaire sous notre beau ciel de France !

Mais que de singuliers costumes ! Je me rappelle, entre autres, une dame qui portait une robe de crêpe lisse bleu de ciel, un gros tartan long gris à rayures rouges, et le plus beau chapeau de paille d'Italie que j'aie vu de ma vie ! et, avec tout cela, elle pataugeait bravement le long des Champs-Élysées, avec un petit air exotique très-prononcé, mais fort aristocratique, je vous assure !

Du reste, la fête était fort gaie ; il fallait cependant une certaine force d'âme pour braver l'ouragan et la grippe ! Et dire que tous nous avons eu cette force-là ! Mais ceux qui, surtout, ont bien mérité de la patrie, ce sont les allumeurs de quinquets, qui, avec le courage du désespoir, passaient et repassaient vingt fois leurs allumettes enflammées sur les mêmes petits lampions que le vent et la pluie leur éteignaient malhonnêtement au nez. C'était à en perdre la tête, à se pendre à une colonne rostrale, ou, comme Vatel, à s'en transpercer le corps à l'aide de son aiguillon de térébenthine !

Mais, pendant ce mois aquatique, la mode n'est point restée stationnaire ; on a préparé grand nombre de chapeaux de paille ; ils seront, dit-on, fort de mode cet été ; le temps, qui s'est maintenu froid pendant une grande partie du dernier mois, a seul empêché leur exhibition d'avoir lieu plus tôt.

Ces chapeaux sont de forme évasée, la tête est peu élevée, et ils sont accompagnés d'un petit bavolet de ruban : c'est à ce signe que l'on reconnaît les chapeaux achetés cette année, car la forme, en général, n'a pas beaucoup varié ; en faisant nettoyer un



chapeau de l'année dernière, il est presque impossible d'y faire ajouter ce bavolet, à cause de la différence de blancheur des pailles, bien qu'on arrive quelquefois parfaitement à en faire changer la façon; mais cela s'exécute avec la même paille, tandis que, pour le bavolet, il en faut de nouvelles.

Les chapeaux sont généralement unis, et, à mon avis, cela est beaucoup plus distingué que les pailles à jour. Cependant, aux chapeaux de paille d'Italie cousue, une paille ou deux froncées en ruche sont d'un assez joli effet. Pour le matin, ce sont des pailles anglaises et des chapeaux de paille de bois, légèrement teints brun, violet, gris, etc.; cela forme une espèce de petit chiné fort joli pour négligé et sorties du matin; les rubans sont appropriés à la nuance de la paille.

Les chapeaux du matin s'ornent tout simplement de rubans un peu larges; le n° 16 est une assez bonne largeur. La passe se double en couleur et se garnit de mancinis, de nœuds de rubans, de tulle bouillonné, etc. Point de fleurs pour le matin, c'est d'une prétention mal placée. Sur le dessus, deux nœuds de rubans, un de chaque côté; ces nœuds semblent négligemment faits; les boucles sont un peu longues, mais plates, c'est-à-dire que vous ne passez point vos doigts dedans pour les arrondir ou les faire bouffer. L'attache du nœud, c'est-à-dire la petite barre qui sépare les deux boucles, est large, lâche, et semble laisser au ruban toute sa liberté; les boucles sont longues. Le dessus de la passe doit être nu, sans le ruban croisé que l'on mettait jadis, et ce dessus, bien blanc, bien propre, immaculé, fait toute la fraîcheur de ce chapeau très-simple.

Si vous craignez que la pommade ou un peu de moiteur ne traverse la paille et n'y vienne dessiner une raie sombre, attachez en dedans de votre chapeau une bande de gaze argentine pliée en deux, ou tout simplement de papier de soie végétale, et cela empêchera la marque qui ternit si promptement les plus jolis chapeaux.

Pour toilettes et promenades, nous aurons les chapeaux de paille d'Italie plate, c'est-à-dire ce que j'appellerai les *vraies* pailles d'Italie, ceux où les brins ne sont point recousus les uns sur les autres, mais entrelacés. Ce sont ces chapeaux-là qui, surtout, sont accompagnés d'un bavolet de paille. On les double simplement de crêpe double.

Ils sont très-ornés; on y met, de chaque côté, un gros bouquet de fleurs, non point une masse, un paquet, mais des grappes légères et flottantes, dont les brins cependant ne doivent pas dépasser le bord du chapeau. On choisit pour cela des fleurs des champs, des muguets, des liserons, des fleurs de blé ou de folle-avoine, etc., quelquefois des fleurs faisant plumes, lilas, cytises, accacias, etc. Le dessous de la passe est très-orné de grappes de fleurs semblables à celles du chapeau.

J'ai entendu parler de paille de riz, mais le moment n'est pas encore tout à fait arrivé; vous savez qu'on ne porte guère ces fragiles et élégantes coiffures qu'en juillet et août; par conséquent, je ne puis rien vous dire de bien certain encore sur leur coupe et leur ornementation.

Comme il fallait un chapeau de transition, entre les coiffures d'été et celles de votre printemps glacé, on a fait de charmantes capotes de taffetas, mais mi-partie blonde ou tulle, et mi-partie taffetas ou rubans; cela est d'une adorable légèreté.

La forme est toujours en colimaçon, inclinée vers le cou, et la séparation entre la tête et la passe n'y est presque point indiquée. Cette forme est souvent peu gracieuse



surtout lorsqu'elle est outrée; mais il faut savoir garder un juste milieu en tout, et lorsque le colimaçon ne descend pas trop bas, cela sied assez bien. Il se trace ainsi : un bouillonné de blonde, un de taffetas, un de blonde, etc. Cette disposition, tout aérienne, est de beaucoup préférable à ces affreux chapeaux entièrement *pleins*, et dont le bord seul était transparent et formé d'une dentelle, ce qui souvent avait l'air d'un petit chapeau de taffetas, posé sur la passe d'un plus grand en dentelle. Les chapeaux ornés de blondes n'ont souvent aucun autre ornement dessus; le dedans seul est fort orné de fleurs et de rubans.

Voici le mois des premières communions, des processions de la Fête-Dieu; le mois des grandes et joyeuses fêtes de la religion, et peut-être seriez-vous contente, madame, de trouver l'indication de la toilette dont vous devrez revêtir votre chère enfant au moment où pour la première fois elle approchera de la Table sainte! Dans votre pieuse préoccupation maternelle, vous n'avez guère le loisir d'y réfléchir, et cependant vous voulez que votre orgueil de mère soit flatté au moment où votre bel ange se présentera au milieu de ses blanches sœurs.

Dans cette solennelle occasion, croyez-moi, madame, la toilette la plus simple sera la plus jolie, et votre chère enfant sera déjà bien assez belle de son émotion et de sa candeur sans chercher à la parer d'ornements superflus. N'en faites point une petite mariée; point de dentelles, de broderies inutiles, qui prouveraient seulement en faveur de l'adresse de la faiseuse et n'ajouteraient rien à la grâce de votre enfant; puis il faut éviter d'éveiller sa petite coquetterie, surtout dans un aussi grand jour!...

Voici donc ce que je vous conseille :

Robe de dessous en percale blanche; corsage plat, manches courtes et plates, le tout entouré d'une très-petite dentelle, Valenciennne ou point de Dieppe. Robe de mousseline à deux larges plis, l'ourlet formant le troisième; corsage montant et froncé; garni autour du cou d'une petite ruche de tulle anglais fort clair; manches longues, demi-larges, fermées d'un poignet.

Cheveux en bandeaux *plats*, sans bouffants ni ondulations; bonnet de tulle uni; garni de tulle; quelques petites comètes de satin blanc, si vous voulez, mais en petit nombre. Un grand voile de mousseline blanche, avec de simples ourlets un peu larges; placé en bandeaux sur le front et retenu de chaque côté de la tête par de petites épingles d'argent, cachées dans les plis du voile. C'est le seul bijou que vous puissiez mettre. Je ne vous conseille pas de mettre des glands au voile, cela le tire et est d'un mauvais effet.

Un petit mouchoir de baptiste sans vignettes, ourlé à points turcs; le nom brodé en anglaise.

Un cierge tout uni; livre de moire blanche.

Gants de fil blanc. Vous allez être surprise de cette dernière recommandation, mais pendant la cérémonie, votre enfant devra ôter et mettre plusieurs fois ses gants; s'ils étaient en peau, ils pourraient se déchirer ou lui donner quelque peine à remettre.

Votre jolie petite fille, vouée au blanc, sera très-bien avec une petite robe blanche unie ou brodée, et un petit chapeau de paille à longs rubans blancs.

S'il fait froid, mettez-lui une robe de cachemirienne bleu de ciel, brodée de blanc, ou de passementerie. Un petit par-dessus de piqué blanc, arrondi, à manches demi-longues, et le tout garni d'un volant de mousseline brodée.



Je vous conseillerai des souliers boutonnés, de vernis blanc plutôt que bleu ; le b'eu se fâne, devient très-laid ; le vernis blanc se lave facilement, s'il devient un peu jaune, il peut du moins se porter ainsi.

LOUISE BOYELDIEU D'AUVIGNY.

## Economie Domestique des Dames.

### CONSEILS ET OUVRAGES DIVERS.

#### Ameublement.

##### LINGE DE LA CHAMBRE A COUCHER.

###### CHAMBRE ET CABINET DE TRAVAIL DU MAITRE DE LA MAISON.

Je n'ai pas besoin de vous dire, madame, que vous devez avoir dans les meubles de votre chambre à coucher, et par conséquent sous la main, le linge et les vêtements de votre usage journalier. Dans votre lingerie, si votre maison est considérable ; dans vos autres armoires à linge, si elle est moindre, vous mettrez votre linge de rechange et vos toilettes des saisons suivantes.

Vous opérez le changement dans votre trousseau deux fois par an, à l'entrée des saisons principales. Vous portez à la réserve le linge qui doit se reposer ; vous serrez vos fourrures et vos lainages, ou vous roulez, après les avoir fait laver sans les repasser, vos robes d'été, puis vous apportez dans votre chambre les objets qui vont vous devenir nécessaires.

Toutes ces recommandations, allez-vous penser, sont bien minutieuses, toutes ces explications bien futiles, diront sans doute quelques-unes d'entre vous qui ont déjà l'habitude de ces soins précieux ; mais je répondrai à cela que j'écris non-seulement pour vous, bonnes et sages maîtresses de maison, qui savez bien que l'ordre est la première richesse, mais que je le fais aussi pour les jeunes femmes qui sortent d'une pension, où l'on n'apprend guère les choses nécessaires à la vie intérieure, pour prendre sur-le-champ la direction d'un ménage, et alors mes détails inutiles pour vous pourront leur être de quelque secours ; pardonnez-moi donc quelquefois mes *petites* explications en faveur de la bonne intention qui les dicte.

Revenons donc à ce que nous disions plus haut. Figurez-vous un peu une femme qui, n'ayant pas pris le soin que je vous disais tout-à-l'heure de réunir sous sa main et autour d'elle tous les objets qui lui sont journellement nécessaires ; figurez-vous, dis-je, que cette femme est surprise tout à coup par une visite qui l'oblige à s'habiller, soit pour sortir, soit pour tout autre motif. Aussitôt il faut que la femme de chambre coure par ici, par là, de tous les côtés. Figurez-vous le bruit de ces allées et venues, ces portes qui s'ouvrent, se ferment, comme tout cela sent le manque d'ordre, l'embarras, joints à la prétention et même, je dirai plus, à un manque de savoir-vivre. Voyez-vous d'ici le visiteur désolé de tout l'embarras qu'il cause, se reprochant bien d'être venu et jurant qu'on ne l'y prendra plus !... Je vous vois sourire d'ici, car vous l'avez éprouvé, n'est-il pas vrai ? Vous avez assisté à ce *petit tumulte intérieur*, et vous vous rappelez le remords et la gêne que vous éprouviez de l'avoir fait naître... Ne vous est-il pas arrivé, au retour, de dire à votre mari : — On n'ose guère aller chez ces gens-là, on les dérange toujours !...

Vous voyez bien, madame, que ma réflexion de tout à l'heure n'était pas sans quelque utilité. Pour engager nos amis à venir nous voir, il ne faut pas leur laisser supposer qu'ils puissent nous gêner.

Il me reste une très-importante recommandation à vous faire : Lorsque vous ferez laver les vitres de vos croisées, faites bien attention à ce que cela n'ait pas lieu dans un moment où le soleil donne dessus, surtout un soleil un peu ardent ; quelque soin que l'on prenne de les essuyer rapidement et fortement, il n'en restera pas moins une sorte de petite humidité qui, jointe à la chaleur du soleil, *marbrera* les vitres de tons différents et leur ôtera leur éclat.

Puisque nous avons commencé l'ameublement par la chambre à coucher, nous n'allons pas revenir à l'antichambre, nous allons continuer la revue des appartements intérieurs, et nous allons entrer dans celui de votre mari.



Il y a ici trois observations à faire : Ou cette pièce sera purement et simplement une chambre à coucher, ou elle sera cabinet de travail, ou elle aura à la fois les deux destinations.

1° Si la chambre de votre mari est seulement chambre à coucher, l'ameublement doit en être simple, sévère ; les meubles doivent être peu abondants, mais remarquables par leur beauté, le soin qui a présidé à leur choix, et, si vous le pouvez, par leur ancienneté ou la richesse de leur confection, comme des sculptures de bois, etc. ; un lit, une toilette, un secrétaire, quelques chaises, un grand fauteuil, c'est assez. Sur la cheminée, une pendule, deux flambeaux à double branches, qui peuvent servir sur le secrétaire, une garniture de foyer fort simple. De tout assez, mais point d'encombrement. Si votre mari fume, ajoutez un porte-cigare élégant, une belle boîte à tabac ; ce seront deux petites attentions dont il vous saura un gré infini : on aime à voir flatter sa passion favorite.

Les rideaux doivent être en étoffe perse, s'il s'agit simplement d'une chambre à coucher ; dans le cas contraire, de couleur foncée, telle que gros bleu, vert, brun, etc., surtout point de couleur fausse, choquante, ou capable de fatiguer la vue. Les rideaux blancs, seront de mousseline unie et claire, mais point de dentelle, ni de broderie ; toute cette recherche de luxe ne convient qu'aux femmes.

Le tapis doit être en harmonie avec la couleur des sièges.

Il est inutile de rappeler ici tout ce que nous avons dit pour la literie. Seulement il arrive presque toujours que le lit du maître de la maison est plus étroit que le vôtre, de trois pieds, ou trois pieds et demi seulement, et dépourvu de ces deux objets d'un luxe un peu douillet, le lit de plumes et l'édredon. Vous mettez alors un matelas de plus, et à la place de l'édredon, une courte-pointe de soie ouatée et piquée avec goût.

Je vous recommanderai la toilette comme un meuble d'une extrême importance ; qu'elle s'ouvre et se ferme avec une extrême facilité, et sans qu'il soit besoin de déranger aucun des petits ustensiles. Les messieurs sont généralement peu patients, et, je leur en demande bien pardon, très-souvent peu adroits, et ils risqueraient de tout briser si le meuble offrait la moindre résistance. Faites bien attention à ce que votre mari trouve sous sa main, et sans être obligé de les chercher, tous les petits objets, cosmétiques, etc., dont il pourra avoir besoin. La première fois qu'un objet nécessaire viendra à lui manquer, il vous le demandera ; la seconde fois, il se plaindra de votre oubli et cela sera une gêne, un ennui pour lui, il finira par ne plus vous en parler et se négligera dans sa mise et sa toilette. Il arrive malheureusement trop souvent que des hommes, très-soignés étant garçons, deviennent, étant mariés, d'une incurie déplorable pour tout ce qui tient à ces petits soins de propreté, si nécessaires ; cela est la faute de leurs ménagères, qui n'ont point l'affectueuse attention de leur épargner l'ennui de réclamer les moyens de les accomplir, et comme elles n'ont point l'air d'y tenir, ils y renoncent bientôt, sans s'apercevoir eux-mêmes de leur laisser-aller.

C'est donc de toutes mes forces que j'engagerai les jeunes femmes à veiller avec la plus scrupuleuse attention à ce que leurs maris n'aient rien à désirer, à demander, à attendre, parmi les objets nécessaires sur une table de toilette.

Bien entendu que je ne parle ni des parfums de simple luxe, ni des cosmétiques pour leur teint, qui ne sauraient convenir qu'aux femmes, et encore !...

L. B. D'A.

### Couvre-flamme pour les lampes.

Nous voici arrivées à une époque de l'année où l'on ne se sert plus guère de ces grandes lampes de salon ; il est bon alors de les nettoyer et de les couvrir de manière à ce que la poussière ne puisse altérer en rien leur mécanisme.

Quand vous les aurez vidées de toute l'huile qu'elles contiennent, et qui, en séjournant dans les conduits, pourrait les encrasser, vous enveloppez bronze, dorure et globe avec de la gaze argentine ; mais, la poussière pouvant encore pénétrer par le tuyau du verre, il faudra boucher l'orifice de ce tuyau par un couvre-flamme, fleur de papier et carton qui s'exécute ainsi :

Vous faites, selon la méthode ordinaire, une grosse rose à cent feuilles ; mais, au lieu du calice ordinaire, vous mettez une petite bande de carton, qui, étant tournée en rond autour de la queue, ait un diamètre à peu près égal à celui du verre ; vous bourrez l'intérieur de coton, et vous fermez par un petit rond de carton.

De cette manière, la fleur, posée sur le verre, ne vacillera pas. Mais il s'agit de cacher le carton, que la transparence du verre laisserait apercevoir ; et, pour cela, vous ferez votre rose très-épanouie, à demi-effeuillée, c'est-à-dire que vous gaufferiez en sens inverse quelques feuilles du dernier rang ; puis, de la tige même vous ferez partir quelques branches de



de boutons et de feuilles montées sur tiges flexibles, et qui tomberont en liserons le long des parois du verre, qui disparaîtra sous cette masse fleurie.

Vos lampes, ainsi conservées, n'auront besoin d'aucune réparation, puisque la poussière, leur plus grande ennemie, n'aura pu les atteindre.

### Beurre à la broche.

Vous prenez une motte de deux livres de beurre, à laquelle vous donnez la forme que vous désirez, longue, ovale, ronde, etc. Il faut prendre du beurre un peu ferme; vous ferez donc bien de le mettre au préalable quelques heures à la cave pour le durcir.

Vous le passez dans une broche un peu fine, et vous le saupoudrez de farine. Vous placez votre cuisinière devant un feu un peu doux pour commencer; vous activez ce feu petit à petit. Votre tourne-broche étant monté et la cuisinière placée, vous jetez constamment sur votre beurre de la farine bien fine, de manière à ce qu'elle tombe toujours en poussière, et sans aucun grumeau sur votre beurre. Il faut avoir soin que votre tourne-broche ne s'arrête pas un seul instant. Vous arrosez aussi votre rôti avec le beurre qui tombe dans la lèche-frite, et dans laquelle vous aurez mis du sel; de sorte que le tout se trouvera salé. Vous arrosez ainsi alternativement avec du jus et de la farine, et lorsque vous avez obtenu une couche bien dure et bien cassante, votre rôti est terminé.

Servez en entremets de légume.

### Explication pour le Panier à ouvrage.

Prenez du canevas n° 20; taillez une bande de 12 centimètres de haut sur 40 de large pour le tour du panier; taillez, pour le fond, un rond de canevas de 12 centimètres de diamètre. Exécutez sur votre canevas le dessin n° 17 avec de la laine couleur groseille pour les points droits, prenant six fils à la fois, et de la laine blanche pour les points croisés sur le dessin, qui sont simplement des points de marque. Laissez trois fils sans être recouverts de huit fils en huit fils; placez, dans cette intervalle, de la paille dite agrément; choisissez-la très-fine; ne la coupez pas à chaque rangée, mais faites-lui former une boucle, qui se trouvera placée tantôt dans le haut et tantôt dans le bas du tour de votre sac. Assemblez les deux parties de tapisserie par un point de surget. Prenez alors du taffetas couleur groseille d'une nuance pareille à celle de la laine. Doublez premièrement le fond; taillez ensuite un morceau de taffetas de 24 centimètres de haut sur 40 de long pour doubler le tour et former le sac, dépassant le travail en tapisserie, comme l'indique le n° 18. Il ne vous reste plus qu'à former la coulisse et la tête, ainsi que l'indique le dessin.

### EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

#### GROUPE, SOUS UNE CHARMILLE. MISES D'ÉTÉ POUR LA CAMPAGNE.

*Première figure, à gauche de la planche :*

— Robe de taffetas miroitant; corsage demi-montant de derrière, s'ouvrant en cœur allongé sur une chemisette de corsage demi-montante; le décolletage est borduré d'une série progressive de petites gueules de loup, répétées sur trois barrettes transversales qui rallient les deux côtés du corsage. Le même agrément figure une châtelaine sur la jupe. Manches à coude, genre Dubarry; sous-manches Louis XIV; bracelet de corail à un bras, bracelet helvétique à l'autre bras; gants de Suède pour le jardin.

*Deuxième figure : Dame assise. — Toquet d'application, relevé par de petites brides de velours, barbes flottantes; canezou à manches en mousseline brodée; corsage montant; jabot à un seul rang festonné;*

*robe décolletée en dessous, à trois volans, en taffetas printannier.*

*Troisième figure : Dame debout. — Bonnet de tulle et d'entre-deux orné de brides de faveur; robe de forme Pompadour, avec ruches à la vieille, corsage décolleté, manches à la Brienne, sous-manches falbalas; pointe de fichu en tulle festonné, avec semis au plumetis dans le fond; mouchoir à chiffre gothique, placé dans un médaillon régence en valenciennes.*

*Quatrième figure : Jeune personne. — Coiffure Louis XIII; canezou décolleté en mousseline, à double revers et mancherons; jupe de taffetas écossais, avec ceinture nouée devant et pans flottants en rubans de taffetas assortis; éventail genre Chine; bracelets helvétiques; gants courts.*



### EXPLICATION DE LA PLANCHE DE TAPISSERIE.

La planche de tapisserie que nous donnons dans ce numéro est composée de deux charmants dessins.

La guirlande peut servir d'encadrement à la descente de lit dont nous avons donné le dessin dans notre numéro de novembre, ou à tout autre encadrement.

Le bouquet fera un très-charmant effet pour tabouret, dessous de lampe, coussin, et tout autre dessin de milieu.

### EXPLICATION DE LA 1<sup>re</sup> PLANCHE DE BRODERIE

- |  |   |
|--|---|
| 1. Corps fichu-plastron, feston anglais.                                       | 8 et 9. Garniture de jupon.   |
| 2 et 3. Col du plastron, ouvert derrière.                                      | 10. Un nom.   |
| 4. Mouchoir feston, point de rose et plumetis. L'on peut supprimer les palmes. | 11, 12, 13 et 14. Chiffres divers.  |
| 5. Fond de bonnet, feston anglais.   | 15 et 16. Bordures de jupons, feston anglais.   |
| 6. Passe du bonnet, feston anglais.  | 17. Panier à ouvrage ( <i>voyez</i> pour compléter ce travail le n° 18, à la 2 <sup>e</sup> planche). |
| 7. Bordure, feston pour garniture de jupon.                                    |   |

### EXPLICATION DE LA 2<sup>e</sup> PLANCHE DE BRODERIE.

Un patron de mantelet.  
Modèle du mantelet exécuté.

N° 18. Panier à ouvrage (*voyez* pour compléter ce travail le n° 17, à la 1<sup>re</sup> planche).

### CHARADE.

Par mon *premier* j'attache ;  
Par mon *entier* j'attache,  
Bien souvent, hélas ! mon *dernier*  
En faisant tache à mon *entier*  
Détache.

Le mot du logogriphe du mois dernier est : CROCHET, dans lequel on trouve : CROCHE — COCHER — TORCHE, — ROCHET — ROCHE — COCHE — TROC — CROC — ROC — CHOC — COR — OR.

Le Directeur: **BOUREY.**

PARIS.—TYPOGRAPHIE DE E. ET V. PENAUD FRÈRES,  
RUE DU FAUBOURG-MONTMARTRE, 10.



